

fondements qui diffèrent sensiblement de ceux des grammaires traditionnelles et une vue d'ensemble des problèmes que représente l'enseignement d'une langue.

Hanne Martinet
Copenhague

Littérature française

Henri Coulet: *Marivaux Romancier. Essai sur l'esprit et le cœur dans les romans de Marivaux*. Paris, Armand Colin, 1975. 538 p.

Henri Coulet, dont *Le Roman jusqu'à la Révolution* (1967) demeure le fleuron de la Collection U, chez Armand Colin, publie, chez le même éditeur, sa thèse sur *Marivaux Romancier*. Non pas exactement sur «les romans de Marivaux»: l'unité de l'étude réside dans l'analyse d'une vocation de romancier (distincte de celle de l'homme de théâtre ou du journaliste) atteignant maturité et maîtrise à travers une production disparate et même hétéroclite.

Deux chapitres préparent l'entrée en matière proprement dite. Ne soyez pas ce lecteur impatient à qui l'auteur propose de sauter les *Dates* préliminaires qui en forment le premier: il est passionnant. Ne vous privez pas non plus des *Attaches* du second: il éclaire les appartenances sociales de Marivaux (bourgeoisie de finances et d'offices; aristocratie) et situe – rapidement – son œuvre romanesque dans la production contemporaine: Lesage, Prévost, Crébillon, Rousseau.

Agençant ensuite son travail sur les grands axes de la réflexion du romancier, H. Coulet, dans les chapitres III à VIII (*Belles âmes; L'Esprit et le Cœur; Premières personnes; Mémoires; Anatomie; Technique*) fait alterner l'étude du cœur et de l'esprit avec celle des formes narratives.

L'analyse de chaque roman se trouve ainsi répartie sur plusieurs chapitres, mais peut être, au besoin, facilement rassemblée.

Alors que le lecteur moderne connaît surtout les réussites des années 1730, *La Vie de Marianne* et *Le Paysan parvenu*, il convient de rappeler que la carrière de Marivaux romancier a commencé par les furieuses aventures baroques des *Effets surprenants de la sympathie* (1713-1714), imitation sérieuse du roman héroïque et sentimental du siècle précédent, pour se poursuivre par une variété de romans satiriques qui prennent le contrepied de ce même roman. Et c'est *Pharsamon ou les folies romanesques* (appelé aussi le *Don Quichotte moderne*), *La Voiture embourbée* et le *Télémaque travesti* (c'est-à-dire une transposition dans le registre burlesque des «nobles» *Aventures de Télémaque* de Fénelon), pour ne mentionner que les plus importants. (Les *Œuvres de jeunesse* sont accessibles dans une édition publiée chez Gallimard en 1972.)

Il est évident que la convention littéraire – qu'elle soit de fidélité ou de contestation – tient une trop grande place dans les romans de jeunesse pour que Marivaux puisse déployer ses dons d'observation et de réflexion morale. Ceci dit, Henri Coulet détecte tout de même, dans ces ouvrages anachroniques dès leur conception, quelques graines d'avenir:

Il apparaît ainsi que si, dans *Les Effets surprenants de la sympathie*, Marivaux sacrifie à une psychologie et à une narration déjà archaïques, il y ébauche aussi une critique de la «belle âme» romanesque, faite de stéréotypes et – bien que parlant traditionnellement à la première personne pour raconter son histoire pathétique ou rocambolesque – sans vraie intériorité et «temps humain». En intervenant périodiquement dans le récit pour discuter avec la dame à qui il l'adresse, l'auteur fournit à l'illusion romanesque une nécessaire contrepartie lucide, et don-

ne un premier exemple de construction sur «double registre». Celui-ci est également mis à contribution dans les ouvrages satiriques où l'auteur opère la démythification du héros par le recours au registre burlesque et, plus profondément, en montrant ce héros victime (consentante) d'une immense vanité de paraître.

Quelques histoires vécues, recueillies dans *Le Spectateur français* (1721-1724), fourniront l'étape intermédiaire entre le roman de l'aventure et le roman de l'expérience. Il est naturel, en effet, dans ce périodique inspiré du modèle anglais, d'équilibrer la narration par un commentaire étendu. *L'Histoire de l'Inconnu* et celle de la *Dame âgée* montrent ainsi un troisième avatar du double registre et permettent à Marivaux d'expérimenter, sur une petite échelle, la formule qui servira pour Marianne et Jacob.

Dans *La Vie de Marianne* et *Le Paysan parvenu*, la présence explicite de l'auteur dans l'œuvre est enfin supprimée, et c'est le récit à la première personne qui se trouve, lui-même, réparti sur deux registres ou niveaux, de sorte que l'action et la réflexion appartiennent à la même voix. Le personnage y gagne profondeur et ambiguïté, et c'est désormais, à travers les compromis de l'émotion et de la lucidité, un caractère qui s'anime et une vie qui se joue.

Ayant ainsi découvert le chiffre d'un nouveau romanesque sérieux en quoi se combinent le prestige de la destinée individuelle et l'investigation de la réalité contemporaine, pourquoi Marivaux a-t-il laissé inachevées les histoires de Marianne et de Jacob? L'un des plus grands mérites de Henri Coulet est de mettre en lumière «les présupposés philosophiques de l'imaginaire chez Marivaux» (p. 457) en étudiant l'héritage des moralistes classiques, et notamment de Malebranche. A cet égard, le chapitre intitulé *Anatomie* m'a paru le plus instructif de tout le livre. Il en ressort

que si Marivaux leur doit la conviction que «la connaissance de soi est le couronnement de la vie morale» (p. 155), donc la vision dynamique d'un *moi* en perpétuel dépassement de soi, il n'en est pas moins entravé par leurs systèmes d'interprétation fixistes qui remontent à Aristote en passant par Descartes et saint Thomas. Il n'arrive pas à y loger ce qu'il faut bien appeler une conception plus moderne, pragmatique, du moi. Il en va de même en ce qui concerne le devenir social du Paysan et de l'Orpheline: ne pouvant inventer une nouvelle société pour eux, Marivaux renonce à les mener au-delà de l'apprentissage. «Veut-on connaître le vrai dénouement du *Paysan parvenu* et de *La Vie de Marianne*? Le fermier général Jacob épouse la noble demoiselle Marianne, qui laisse son titre hérité pour un titre acheté. (...) Mais Marivaux n'a pas voulu ce dénouement ...» (p. 50).

Marivaux Romancier ne m'inspire que deux ou trois réserves insignifiantes: quelques redites; une utilisation un peu désinvolte de l'expression «stream of consciousness», qui passe presque inaperçue sous l'appellation française «courant de conscience» (p. 180); quelques pages (sur l'espace romanesque) qui sentent un peu le pensum universitaire ... (mais celles qui concernent le *temps* dans le roman sont excellentes!).

Je reste confondue devant l'abondance et la richesse des notes. Pour deux qui m'ont paru un peu vécilleuses ou prolixes (p. 374, note 108; p. 454, note 102), plusieurs centaines proposent des rapprochements éclairants, rendent compte d'amples investigations annexes, ouvrent de nouvelles voies de recherche.

«Lecteur, je ne veux point vous tromper». Comme le *Spectateur français*, Henri Coulet s'était, d'entrée en jeu, mis sous une double obligation d'intelligence et de loyauté. Il l'a parfaitement honorée. C'est

une chance pour Marivaux et un bonheur pour tous ceux qu'intéresse le dix-huitième siècle français.

Merete Grevlund
Copenhague

Littérature

Robert Champigny: *Ontologie du narratif*. Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1972. 127 p.

Le point de vue de l'ouvrage de M. Champigny, qui a publié plusieurs essais sur les genres littéraires, est original. Se plaçant délibérément à l'écart de la critique structuraliste française du discours (il paraît ignorer les divers formalismes et la critique pragmatique allemande), l'auteur cherche exclusivement son inspiration outre-Atlantique; s'il se dit sémanticien, ce n'est pas dans le sens d'un Greimas ou d'un Roman Jakobson, mais dans celui de Wittgenstein. Aussi bien les savants auxquels il se réfère sont-ils surtout des philosophes - américains, s'entend. Le fait est d'autant plus singulier qu'à une exception près (un roman policier), tous ses exemples sont tirés de la littérature française: Proust, Sartre, Des Forêts, Diderot, Apollinaire.

Cependant, les exemples comptent peu dans ce court essai qui se veut avant tout une réflexion sur le statut philosophique de la narration fictive par rapport à d'autres modes d'énonciation: les discours historique et analytique. Pour un esprit familier de la critique philosophique allemande de naguère (Käte Hamburger, Günther Müller, etc.), il sera sans doute rassurant de constater que, malgré la différence d'optique, les résultats des réflexions de M. Champigny concordent en gros avec ce que nous croyons savoir de la nature du discours fictif: l'énoncé nar-

ratif est non référentiel, singulier et temporalisé; sa temporalité est double: ni temporelles (comme l'histoire) ni intemporelles (comme le commentaire), ses formes verbales sont «débrayées», c.-à-d. sans fonction de référence au système ternaire passé-présent-avenir. C'est pourquoi le parfait (le passé simple) est le temps fondamental de la fiction.

Le concept binaire embrayé-débrayé est au centre des classifications de M. Champigny. Il synthétise, en quelque sorte, les couples courants de dénotatif-connotatif et de référentiel-non référentiel, confusion qui rend peu pratiques, peu maniables, les «modes de signification» proposés par M. Champigny. Si l'on peut admettre, sans trop de difficulté, que l'énoncé narratif se divise en énoncé historique (mode embrayé) et énoncé fictif (mode débrayé), il semble plutôt arbitraire d'attribuer à l'énoncé analytique une forme embrayée, p. ex. le discours de la chimie, et une forme débrayée, p. ex. celui de la philosophie. De cette façon, la taxinomie de M. Champigny passe à côté d'une catégorie aussi importante pour la classification des énoncés littéraires que la description (pour ne pas parler du statut du dialogue, réduit par M. C. à une sous-catégorie débrayée de l'énoncé gestuel!). En effet, il est impossible de faire tenir dans une même classe l'énoncé descriptif et celui utilisé pr. ex. dans les axiomes, comme le fait M. C. p. 39: la description est (ou peut être) temporalisée (d'où son appartenance à part entière au discours fictif), alors que l'axiome se meut dans l'intemporel (d'où le caractère de rajouts, de commentaires, des remarques d'auteur).

La position de M. Champigny par rapport aux instances de l'énonciation ne laisse pas de surprendre. Eu égard à son point de vue de logicien-sémanticien, on pourrait penser qu'il se contenterait simplement de les passer sous silence, et il